

—Aucune dans le fond, dit Cléguérec, puisqu'on se tue encore plus et encore mieux qu'on ne se tuait autrefois. Seulement, autrefois, c'étaient deux aristocraties qui se battaient; car même le simple soldat de jadis, séparé par son choix ou par le sort du reste de la nation, était une façon d'aristocrate. Aujourd'hui, ce sont deux peuples qui se battent.

—Très bien ! Mais l'aristocratie d'aujourd'hui n'a qu'un privilège : celui de donner l'exemple au peuple. Nous savons du reste, vous et moi qui sommes du métier, que ce n'est pas avec du sentiment qu'on reprendra l'Alsace et la Lorraine. Mais si nous critiquons le sentiment, nous serions juste aussi bien avisés que ces maris qui se moquent de leurs femmes quand elles vont à la messe. Il vient un jour, une heure où la messe produit son effet salutaire et empêche le mari d'être... battu. J'estime que les maris qui vont à la messe ont mille fois raison. J'estime que des hommes comme nous doivent s'incliner devant la dévotion sentimentale du patriotisme.

—Conclusion : c'est un crime épouser une Allemande.

—Pas du tout. Mais il vaut mieux ne pas épouser une Allemande. Et remarquez, mon cher ami, que l'honneur, tel que nous l'entendons, consiste non pas à éviter les crimes, mais à faire ce qui vaut le mieux. Tout ceci, bien entendu, reste entre nous. Et maintenant, allons faire notre cour à ma fille, pour qu'elle nous invite à déjeuner.

Mademoiselle de Berdous, petite personne mince, fine et flexible comme une lame d'épée, méritait une place en vue dans la catégorie intéressante des jolies laides. Son masque profondément fonillé de brune intelligente, son nez hardi, saillant, mais sans courbe aquiline, sa bouche un peu grande, une bouche de philosophe et d'orateur, formaient un ensemble un peu heurté, dont la dissonance venait se fondre dans l'harmonie du regard de deux yeux superbes.

Maurice l'avait connue enfant; il la retrouvait jeune fille après une séparation de plusieurs années. Pour la première fois de leur vie, les mots de "mademoiselle" et de "monsieur" venaient sur leurs lèvres. Mais la transition s'accomplit de part et d'autre avec une aisance extrême, et le général, dont la passion paternelle connaissait la jalousie dans quelques une de ses angoisses, fut rassuré dès les premières minutes de l'entrevue.

La conversation prit d'ailleurs assez vite le caractère de ce qu'on nomme *interview* dans le style journalistique d'aujourd'hui, et l'on aurait pu croire que Marie de Berdous reconnaissait les matériaux d'un article sur le Nord Ouest, spécialement sur l'Hermitage. Pendant le déjeuner, elle fit une allusion incidente au séjour du vicomte dans la Prairie. Cléguérec était sûr de n'avoir pas prononcé le nom de son cousin, car il comptait éviter certains sujets scabreux. Très étonné de voir cette jeune Parisienne si bien renseignée, il demanda :

—La visite de Lavaudieu à l'Hermitage a-t-elle donc fait tant de bruit ?

Mademoiselle de Berdous rougit légèrement, et se mordit les lèvres.

—Je n'ai pas dit que cette visite avait fait du bruit, répondit-elle. Quelqu'un en a parlé devant moi, et je m'y suis intéressée, le voyageur n'étant pas un inconnu pour quelques-unes de mes amies.

Immédiatement elle détourna la conversation et questionna Cléguérec sur ses projets à l'égard du monde. Celui-ci déclara qu'il comptait y aller beaucoup.

—Mais, ajouta-t-il, pour le moment, je dois faire comme ce poète qui restait au lit toute la journée, faute d'habits à se mettre sur le dos.

—Eh bien ! ordonna mademoiselle de Berdous, tâchez d'avoir des habits à mettre dans huit jours. Vous recevrez une invitation à un bal.

—Peut-on savoir chez qui ?

—Chez la comtesse Gravino.

—Mais je ne la connais pas, cette comtesse. Est-elle vieille, jeune ?

—Elle est à peu près du même âge que la noblesse de son mari, c'est-à-dire sans aucune ride, répondit le général.

—Que vous importe la comtesse Gravino ? ajouta la jeune fille. L'essentiel pour vous, c'est que vous danserez le cotillon chez elle, avec moi.

—Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? dit Maurice en riant. Mais alors je vous quitte pour courir chez mon tailleur.

Quand Cléguérec fut parti, M. de Berdous grommela sans regarder sa fille :

—Tu sais qu'il retourne au mois de mars en Amérique. Il a encore dix ans de Prairie à faire.

—Ah ! que je suis malheureuse ! dit l'espiègle avec un grand soupir dramatique. Je me sentais prête à l'aimer !

Puis, éclatant de rire, elle embrassa son père, regagna son appartement et couvrit deux pages d'une écriture fiévreuse, comme une personne qui transmet en hâte une grosse nouvelle. L'enveloppe, expédiée sur l'heure à sa destination, portait ces mots : *Mademoiselle de Montdauphin*.

V

La comtesse Gravino, déjà présentée au lecteur, possède autant d'habileté mondaine que de fortune, ce qui n'est pas un mince compliment pour son habileté. Elle y joint l'appoint personnel de sa naissance. Aussi elle dispose de tous les avantages de l'ancienne société, rajeunis et étendus par les libertés et franchises de la nouvelle. Quelqu'un a comparé ce salon à la foire de Nijni Novgorod, parce que les deux extrémités du monde s'y donnent rendez-vous. Mais il y a cette différence : que les affaires sont souvent là-bas, le prétexte du plaisir, tandis que le contraire a lieu chez Gravino.

Maurice, conduit par mademoiselle de Berdous, avec le général en serre-file, arriva de bonne heure, c'est-à-dire à onze heures du soir, à l'hôtel Gravino, le jour du bal. Son invitation ne s'était pas fait attendre ; non pas le carton banal sorti des presses du graveur, mais une carte de visite portant deux lignes spécialement bienveillantes, de la main de la belle comtesse. En voyant entrer Cléguérec, sans autre cérémonie elle lui tendit la main et, chassant de ses lèvres le sourire stéréotypé de la maîtresse de maison qui reçoit, elle le dévisagea d'un regard de connaissance.

—C'est très mal d'avoir laissé votre nom hier sans demander si j'y étais, dit-elle. Je vous aurais reçu deux fois pour

— avant d'être présenté, je ne pouvais avoir la hardiesse.

—Voyons ! fit-elle en haussant de magnifiques épaules qu'un étroit ruban retenait seul à sa robe.

—Vous voulez dire qu'avec un sauvage de mon espèce on n'est pas tenu aux règles ordinaires de la société civilisée.

—Mettons que j'ai voulu dire cela. Vous le saurez à l'avenir.

Quelques invités arrivaient. Madame Gravino congédia Maurice.

—Voici que je vais être livré aux bêtes. Je ne pourrai pas vous dire trois paroles cette nuit. Mais venez demain à cinq heures, nous bavarderons.

—Adieu, papa ! disait en même temps la fille du général. Vous savez qu'on soupe assis, par petites tables. Soyez sage. De temps en temps j'enverrai prendre de vos nouvelles par M. de Cléguérec.

Maurice, en entendant ces paroles, ouvrit de grands yeux. Le général grommelait une réponse, mais le flot toujours grossissant coupa court à toute protestation.

—On vous laisse toute seule ? demanda le Canadien, entraîné, en même temps que sa compagne, par le courant.

—Oui et non, fit-elle ; regardez !

Ils se trouvaient dans un grand salon, spécialement réservé aux ébats de la jeunesse qui allait s'y livrer à la valse et à la conversation sous l'œil de Dieu... et des musiciens. Toutefois — et Marie de Berdous dirigea l'attention de Cléguérec vers ce détail important — sur les trois portes qui faisaient communiquer l'immense pièce avec le salon voisin, deux seulement